

Extrait du livre de Lydie ROUMEAS infirmière guerre 14 / 18

Montpellier le 18 aout 1917

Les tristes mémoires des 6 premiers jours de l'attaque de Verdun racontées par un officier blessé le 26 février à 2 h 15.

« J'étais dans les ruines du village de Maucourt (150 mètres des lignes boches) avec ma Compagnie depuis 7 jours. Nous, attendions la relève qui devait se faire le 20 février 1916 à 7 h du soir mais ce soir-là. Je reçus l'ordre de rester car les boches se préparaient à attaquer.

En effet, le 21 février à 7 h 15 du matin l'artillerie ennemie commençait à nous arroser avec des obus de tous les calibres 105 / 150 / 210 / 305 / 380, beaucoup de ces engins étaient des obus à lacrymogène mais rien nous fit fléchir car j'avais reçu l'ordre de tenir coûte que coûte. Je restais avec mes poilus sous ce terrible bombardement (dont je garderai un triste souvenir) jusqu'au 24 février.

A notre gauche au bois d'Herbe Bois l'attaque était déclenché depuis le 21 février et à notre droite le village de Mogeville les Bois des hautes charrières sont attaquées par les boches et au bout de 3 jours de combat ou nos héroïques soldats luttait 1 contre 25 nous fumes obligés de céder et dans la nuit du 24 au 25 à quatre heures du matin je reçu l'ordre d'évacuer mes positions que je quittais avec mes poilus avec beaucoup de tristesse car nous attendions les boches avec courage.

Après avoir fait ramasser toutes les grenades et cartouches que j'avais dans mon secteur je les ai faits distribuées aux hommes de ma Compagnie. Nous nous sommes repliés sur le village de Vaux dans la neige jusqu'aux genoux sous les obus.

De là nous avons été diriger sur les casernes de Marceau pour rejoindre mon bataillon ( à 3 km de Vaux / 1 km de Verdun) nous sommes restés là jusqu'à 18 heures. Un ordre venait d'arriver il fallait nous envoyer dans les casernes de Chevert ou nous sommes arrivés à 23 heures toujours dans la neige. Le ciel éclairé par le départ des obus français et l'éclatement des obus boches, je me croyais le soir du 14 juillet au feu d'artifice. Je me croyais tranquille dans cette caserne, les hommes sont

logés dans deux chambres moi je m'installe dans un coin avec mon brave capitaine qui était très souffrant.

Nous n'étions pas installés depuis ½ heure que notre chef de bataillon reçoit l'ordre de partir sur le fort de Souville.

Les hommes commençaient à être très fatigués car il y avait douze jours que nous ne fermions pas l'œil et pas de repos ; avec beaucoup de mal nous arrivâmes dans les bois de Souville à 6 heures du matin le 26 février 1916, nous restâmes dans ce maudit bois jusqu'à 2 h 15 sous un bombardement terrible. A partir de cette heure nous sommes partis à l'assaut sur Vaux mais je ne devais pas aller loin car en traversant un tir de barrage un obus me fauchant une section (30 hommes) me blessa grièvement. J'ai été transporté par mes brancardiers sous la mitraille jusqu'à Bellecourt où j'ai reçu mes premiers soins et de là évacué le 28 février à sept heures du soir. Je suis arrivé à St Florentin (Yonne) le 29 à onze du soir.

Je suis resté 13 mois dont 12 mois et 4 jours couché.

Comme blessures j'en avais 14.

Côté gauche : la cheville broyée, un éclat dans le genoux, un dans la cuisse un dans la fesse un dans la côte qui avait tourné le cœur pour venir sortir sur le devant de l'estomac, un dans l'épaule qui est encore logé dans la poitrine, un dans la main et quatre dans l'avant bras

Côté droit : un éclat dans le mollet mais toutes ces blessures vont très bien.

Je marche maintenant avec des cannes grâce aux bons soins des chirurgiens et des infirmières que j'ai reçus.

J'ai fait plusieurs hôpitaux St Florentin, Poutigny (Yonne), Melun (Seine et Marne) Amelie les Bains (Pyrénées Orientales) Montpellier (Hérault).

J'ai été récompensé car j'ai obtenu ma nomination de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Parti comme sergent après avoir passé adjudant (10 octobre 1914) pour fait de guerre j'étais nommé Lieutenant le 1<sup>er</sup> Novembre 1914, belle conduite au feu vue que j'avais été blessé à quatre endroits le 28 octobre et je suis cité à l'ordre du régiment le 5 mai 1915.

Maintenant je ne compte presque plus à l'armée car j'attends ma réforme »

Fait à Montpellier le 18 aout 1917

Le lieutenant Beaumat